

# FUTURS



SCIENCE FICTION ET FANTASTIQUE MENSUEL - N° 3 - MAI 1981 - 15 F



M 1724 - 3 - 15 F.

Notre grand film concours, dont les 4 premiers classés, gagneront un séjour gratuit d'une semaine à la N.A.S.A. (voir règlement à l'intérieur)

# VIRUS

Avec: Glenn Ford - Robert Vaughn - Olivia Hussey - Masao Kusakari - Bo Svenson  
Produit par Haru Kadokawa  
Réalisé par Kinji Fukasaku.

# Visite nocturne dans le placard de Barbe bleue.

par JEAN-LOUIS LE BRETON

Des moments d'incertitude l'avaient rendue plus faible encore. Le doute s'était installé en elle comme un compagnon discret mais inséparable. Elle mettait cela sur le compte de la fatigue nerveuse et l'épreuve de force dans laquelle elle était involontairement engagée. Son univers n'était pas aussi anodin qu'il le paraissait. Sa mémoire était entachée de zones d'ombres, mais un certain nombre de réflexes la maintenaient dans un quotidien presque banal. Il lui semblait que l'on jouait avec ses nerfs.

Le téléphone sonna à nouveau et Maxime se précipita pour décrocher. Du haut de ses quatre ans il parvenait à peine à atteindre le combiné posé sur le plat de la nappe. Il tira un pan de tissu et le poste se rapprocha du bord, tout en continuant d'égrener sa sonnette enrôlée. Rosine pénétra dans la pièce. Elle portait encore son manteau et un panier plein de courses. Ses traits étaient tirés. Peut-être parce qu'elle avait gravi rapidement les dernières marches en entendant la sonnerie. Maxime avait décroché. Il ne disait rien, mais l'espace d'un instant elle crut voir ses pupilles se dilater et son visage s'assombrir.

— Qui est-ce, mon chéri ?

— C'est le monsieur qui dit que tu vas partir !

Ses mains tortillaient le cordon nerveusement. Mao, le chat, vint se frotter contre ses jambes. Elle eut un éclair de peur dans les yeux et prit l'appareil.

— Allo ? Allo ?...

Mais on avait raccroché, et seul l'indicatif occupé répétait son bip comme un disque rayé. Rosine contempla le combiné avec une certaine appréhension, puis elle raccrocha pour consoler Maxime. Lorsque Gautier rentrerait, il faudrait qu'ils prennent une décision.

Comme à son habitude, il arriva vers les huit heures après avoir fermé le magasin. Gautier possédait la plus grande droguerie de la ville. Il fermait à sept heures mais se réservait trois quart d'heure de comptes et de paperasseries diverses chaque soir avant de rentrer. Pour un mois de janvier, les affaires étaient très mauvaises et Gautier soucieux. Depuis quelques temps il ne cachait pas une certaine amertume. Parfois du découragement.

— Il a encore appelé.

Elle le regardait comme si elle se fut

attendue à ce que Gautier la rassure et la sécurise. Mais il n'était pas ce genre d'homme. Pourtant elle l'aimait plus que tout au monde. Il accrocha son pardessus à la patère de bois en soupirant un « ah ». Puis, comme Rosine ne le quittait pas du regard il ajouta : « combien de fois aujourd'hui ? »

— Cinq fois. Je revenais des courses et j'étais chargée. Maxime a décroché avant moi. Ça ne peut plus durer, Gautier. Il faut faire quelque chose.

— C'est un maniaque. Il y en a dans toutes les villes. Voilà les progrès du téléphone, bougonna-t-il en déroulant son écharpe l'air tracassé. « Tu sais bien que les gendarmes n'y peuvent rien. Et les postes non plus. Ça peut durer des mois, des années ou bien s'arrêter brusquement comme ça a commencé. »

— Gautier, je ne tiendrai pas comme ça. Depuis que ce type passe ces coups de fil, je ne vis plus. Toi, tu as ton travail. Moi je reste seule toute la journée à me tourner les sangs.

— Pourquoi ne pas décrocher le téléphone ?

— Tu sais que maman est malade. Il faut qu'elle puisse m'appeler à tout moment.

— Hé bien, que veux-tu que je te dise ?

— Comprends-moi Gautier. C'est aussi pour le petit !

« Quel effet cela peut-il lui faire d'entendre un homme lui dire « Ta mère va partir » ? Je lui ai déjà interdit de répondre. Mais c'est un enfant. Et c'est la deuxième fois qu'il lui parle. Mais pourquoi fait-il ça ? Pourquoi moi ? »

— Ces gars là sont des lâches. Ce sont des désœuvrés la plupart du temps. Le téléphone est anonyme. C'est un moyen de se venger de la société. Mais ils ne passent jamais aux actes. Le seul fait de l'anonymat est une preuve de leur lâcheté. Il faut se montrer plus intelligent.

— Ne crois-tu pas que nous devrions prévenir la police ?

— Pour leur dire quoi ? Cet homme a-t-il déjà dit des choses menaçantes, ou des obscénités ?

— Non. C'est toujours la même phrase. Comme s'il voulait me mettre une horloge dans la tête, qui vienne me rappeler de partir. C'est obsédant et ça me fait peur. Jamais je ne pourrai vous quitter.

— Peut-être finira-t-il par se lasser...

Gautier parlait de tout cela comme il

aurait discuté d'un fait divers dans le journal. Rosine sentait bien que d'autres soucis l'absorbaient et que les échéances du magasin le troublaient plus que cette histoire. Il la laissait seule. Et pour elle, la tension nerveuse avait monté au fil des semaines. Et puis ce soir, elle se sentait tout à fait déprimée. Au bout du rouleau. Incapable de supporter plus longtemps cette torture psychologique. « Je suis faible » se disait-elle, « mais je n'y peux rien ». Et elle se mit à pleurer doucement en baissant la tête, comme un gosse devant un problème insoluble.

— Ma chérie ! Il vint la prendre tendrement par le cou. Peut-être négligeait-il de l'écouter. Elle avait besoin de réconfort. Elle s'appuya sur son épaule et essuya ses larmes sans rien dire.

— Je vais voir si le gamin dort, dit-il en la repoussant gentiment.

Une petite veilleuse éclairait la pièce et il buta contre la locomotive d'un train en bois.

— C'est toi papa ?

— Tu ne dors pas encore ?

— Moi je voudrais que tu me lises une histoire !

Il avait repoussé ses couvertures et jouait silencieusement à dessiner des formes dans l'air avec le bout de ses pieds. Il contemplait ces figures imaginaires en suçant son pouce qu'il ôta à nouveau de sa bouche.

— Tu vas me lire une histoire, hein Papa ?

— D'accord, et après tu dors. Lève-toi vite et va choisir un livre.

Le gamin bondit du lit et courut fouiller dans un tas d'albums empilés près du coffre à jouets. Il hésitait à choisir, cherchant inconsciemment à retenir son père plus longtemps près de lui. Finalement, il opta pour « Barbe Bleue ».

— Mais c'est une histoire qui te fait peur, protesta Gautier.

Maxime lui mit le livre dans les mains et poussa son père sur le lit. Le chat sauta près d'eux et vint se rouler en boule au pied des couvertures.

— Dis papa, le monsieur qui téléphone, c'est Barbe Bleue ?

— ...mais...non...

— Est-ce qu'il va aussi me voler cette maman ?

— Chut... tais-toi.

Si Maxime avait mis du temps à s'endormir, plusieurs calmants n'étaient pas venus à bout de l'insomnie de Rosine. Elle se retournait dans le lit. Elle

avait trop chaud, bien que dehors il gelât à pierre fendre. La nuit était claire comme ces soirées d'hiver où l'air est aussi pénétrant qu'un regard. Elle se leva pour boire. Puis elle alla dans la chambre de Maxime et le contempla pendant quelques minutes avant de retourner se coucher. Gautier respirait paisiblement, pourtant deux petites rides barraient son front et ses lèvres étaient un peu serrées. Elle eut la prémonition d'entendre sonner le téléphone, et elle songea que malgré sa mère, elle pourrait peut-être le débrancher pour les quelques heures qui lui restaient avant l'aube. Elle décida de le faire. L'appareil était resté sur la table du living. Ils avaient dîné dans la cuisine. Elle s'approcha de la prise... et la sonnerie retentit. Elle s'y était attendue, pourtant elle avait sursauté. Gautier apparut dans l'encadrement de la porte.

— Laisse-moi répondre, dit-il en s'approchant, la main tendue vers l'appareil.

— Oui, vas-y. Moi, je ne peux pas décrocher.

Il arracha violemment le combiné de son support et le porta à son oreille sans rien dire. Il y eut un moment de silence. Quelqu'un respirait à l'autre bout. Cela dura quelques secondes sans que chacun émit un son. Puis la voix de l'homme s'éleva dans l'appareil, au moment où Rosine venait de prendre l'écouteur.

« Il va bientôt falloir qu'elle parte. Il faut qu'elle vous quitte. Rosine, vous devez partir. »

— Espèce de... de... bégaya Gautier. Mais l'autre avait déjà raccroché. Il se retrouva stupide à contempler le combiné de bakélite, comme s'il eut été responsable de ce qui était plus qu'une mauvaise plaisanterie.

— Il a recommencé, sanglota Rosine. « Même la nuit ».

Et cette incessante répétition avait éveillé en elle la sensation, la certitude qu'elle devrait effectivement partir. C'était comme un gouffre au bord duquel on la poussait insensiblement. Un peu plus chaque jour. Une idée insidieuse et inexorable comme le destin. Le chat vint se frotter contre elle. Des images défilèrent dans sa tête. Elle poussa un cri et repoussa brutalement le chat du pied. Il fit un bond et se hérissa en miaulant. Elle lui en voulut.

— Il faut savoir qui c'est, dit-elle. Il faut trouver cet homme !

Elle leva un poing serré dans une attitude à la fois belliqueuse et désespérée.

— Pour commencer, il faut passer en revue les gens de notre entourage : les voisins, les commerçants, et tous ceux qui connaissent mon prénom.

Le lendemain, ils avaient dressé une impressionnante liste de suspects potentiels. Ils avaient procédé par ordre de voisinage, traçant des zones circulaires fictives et concentriques dont le centre était l'appartement.

— C'est quelqu'un qui me connaît bien, dit-elle.

Gautier l'aida à échaffauder toutes

sortes d'hypothèses. Mais cela ne les mena nulle part, sinon à un point plus élevé d'impuissance et de nervosité. Il partit pour le magasin les yeux rouges et cernés. Rosine conduisit Maxime à l'école. Elle le regarda s'éloigner dans la cour au milieu des autres gamins. Bientôt elle ne distingua plus sa silhouette parmi les autres. Et puis l'obsession de le quitter lui revint subitement, et elle voulut se précipiter dans l'école pour le reprendre. Mais les portes se refermèrent devant elle.

Elle traîna avant de rentrer, reculant le plus possible son retour à l'appartement. Elle se demanda si le téléphone avait sonné pendant son absence, et combien de fois. Il faisait beau et froid, mais cette histoire gâchait le plaisir qu'elle aurait pu tirer d'une telle journée. C'est une idée fixe, se dit-elle. Je dois trouver une solution. Elle fit ses courses et discuta avec les commerçants. Et dans chaque regard elle cherchait à déceler un indice qui aurait pu confirmer telle ou telle hypothèse. Elle passa voir une amie qui la trouva pâle, fatiguée et lui conseilla de partir. Cela ne fit que raviver son obsession. Tout quitter. Pourquoi ?

Rosine rentra vers onze heures chez elle. Elle comprit tout de suite qu'il se passait quelque chose d'anormal. La porte de l'appartement était ouverte. Elle posa ses cabas et courut chercher monsieur Pinter, le gardien de l'immeuble.

— Est-ce que vous avez entendu du bruit ?

— Vous croyez qu'ils sont encore là, demanda-t-elle angoissée ?

— Avec les cambriolages, maintenant il faut se méfier. Je vais prendre mon fusil, dit Pinter en décrochant un Magnum de chasse à deux canons suspendu au-dessus de la commode entre un baromètre et un photo de sa fille.

— Pas plus tard qu'il y a une semaine, un de mes collègues s'est fait tirer dessus par deux gars qui venaient de fracturer un appartement.

— Est-ce que je peux me servir de votre téléphone pour prévenir Gautier, monsieur Pinter ?

Le numéro du magasin avait été changé depuis deux mois. Elle dut sortir son calepin car elle ne le connaissait pas par cœur. Gautier lui dit qu'il fermait et qu'il arrivait. Il lui demanda dans quel état se trouvait l'appartement, mais elle n'était pas encore entrée dedans. Elle allait le faire avec Pinter.

Les cabas pleins étaient restés sur le palier, et rien ne semblait avoir bougé. La porte était toujours entrebâillée et Pinter la poussa prudemment. Rosine le suivit anxieuse.

— Attendez un peu, dit-il en la repoussant en arrière. Ce n'est pas beau à voir...

— Quoi, demanda-t-elle ? Puis elle eut un éclair de compréhension : le chat !

— Je crois que je vais nettoyer ça moi-même, dit Pinter. Ne regardez pas trop, ça va vous tourner le cœur.

Elle s'approcha tout de même. Il lui

cachait la vue de sa large silhouette, et de dos on aurait dit un soldat ou un chasseur. A ses pieds se trouvait Mao. Ce qu'il en restait. Quelqu'un l'avait égorgé avec un abominable violence, et c'était un spectacle insoutenable. Elle faillit s'évanouir, et Pinter l'obligea à se détourner. C'est alors que leurs deux regards s'arrêtèrent sur le mur. Elle se glaça, et Pinter lâcha un juron. Sur la peinture blanche, on avait écrit avec le sang du chat : « Rosine va partir ».

Quand Gautier arriva, Pinter avait ramassé le cadavre de Mao. Il l'avait glissé dans un grand sac poubelle en plastique bleu. Mais il avait laissé l'inscription sur le mur.

— Cette fois, il faut que la police vienne, dit Rosine.

— En attendant, tu ne peux pas rester ici. Le mieux serait que tu ailles passer quelques jours chez ta mère. Qu'en penses-tu ?

— Vous laisser tous les deux... je... je ne le pourrai pas. Pas en ce moment.

— C'est ridicule. Je suis tout à fait capable de me débrouiller avec le petit. Un peu de calme et beaucoup de repos te feront le plus grand bien. Au petit aussi. Il te sent trop nerveuse.

— C'est l'idée de partir, qui provoque en moi une réaction bizarre. Gautier, je tiens tellement à vous deux...

— C'est absurde. Il faut savoir se séparer des gens. C'est pour ton bien. Chez ta mère tu seras tranquille.

— Mais que feras-tu s'il continue à téléphoner ici ?

— Ne t'en fais pas ! La journée je suis au magasin. Le soir je débrancherai pour être tranquille. Je vais appeler ta mère pour savoir ce qu'elle en pense.

Elle le regarda composer le numéro. Depuis six ans de vie commune, c'était la première fois qu'elle remarquait que Gautier se servait de la main gauche pour composer un numéro sur le cadran. Ça la troubla.

Le soir même, ils dînaient tous dans un petit pavillon, à l'autre bout de la ville.

Walter était le frère de Rosine. Un marginal un peu bohème et sympathique qui vivait de l'air du temps. Ce qui était assez mal vu, mais sa mère n'avait pas renoncé à le pousser vers une carrière plus « normale ». Walter fréquentait un peu l'université en dilettante. Il était très attaché à sa sœur et à Maxime. Il venait souvent dîner chez sa mère, mais toujours à l'improviste. Ce soir là, l'ambiance était lourde. Rosine n'avait pas touché à son assiette. Gautier se sentait gêné. Maxime et Walter s'amusaient, et ils en étaient déjà à la bataille de boulettes de pain. Rosine n'avait pas voulu mettre sa mère au courant de l'histoire des coups de téléphone et du chat égorgé.

— Je vous trouve bien sinistres, dit Walter.

— Gautier a de gros soucis avec le magasin, répondit Rosine. Ce n'est pas le genre de problème qui puisse t'arriver.

Elle se sentait fatiguée et agressive.

— Ça ma vieille, quand on choisit de rentrer dans le système, on en subit les conséquences...

— Walter, tais-toi, dit sa mère. Je ne veux pas que tu parles de Gautier sur ce ton.

— Laissez-le maman, chacun est libre de ses opinions, dit Gautier. A propos du magasin, j'ouvre demain de bonne heure et je ne vais pas rester trop tard. Il faut aussi que j'emmène le gamin à l'école assez tôt. Je vous appellerai demain dans la journée pour voir si tout va bien.

Il quitta la table, décrocha son pardessus et celui de Maxime.

— Je ne prends pas de café. Je ne veux pas que le petit se couche tard. Je vais profiter de ce temps libre pour avancer ma comptabilité. Rosine les laissa partir à contre cœur. Mais il était sans doute plus raisonnable qu'elle reste à l'écart de l'appartement quelque temps. Elle devait faire le point sur elle-même.

Elle s'installa dans la chambre voisine de celle de Walter. Elle le rejoignit

bientôt. Il lisait, habillé sur son lit.

— Ce n'est pas habituel de se retrouver tous les deux chez maman, dit-il en baissant son livre.

— Walter, il faut que je te parle...

Elle lui raconta tout depuis le début, comme si ça pouvait la soulager. Ses fantasmes et ses doutes, ses angoisses et ses appréhensions.

— Ce qui m'inquiète encore plus que ces coups de téléphone, dit-elle, c'est moi-même. Chaque jour qui passe, je sens la réalité m'échapper un peu. Je m'éloigne de mon monde. Comment t'expliquer ? C'est comme si je devenais une observatrice extérieure. Je n'y comprends rien, mais c'est vrai. J'ai l'impression de me décrocher de quelque chose, petit à petit. J'ai aussi l'impression que les gens qui sont autour de moi changent... à des petits détails. Ma perception du monde devient différente. C'est tout à fait absurde et très démoralisant. J'ai peur d'ouvrir les yeux

sur quelque chose d'autre... je ne sais pas quoi.

Walter l'écoutait, attentif et étonné. Il ne l'interrompit pas. Mais quand elle eut terminé, il la contempla longuement.

— Ne crois-tu pas que c'est TOI qui es en train de changer ? Peut-être ces coups de téléphone ne font-ils que déclencher un phénomène qui est en toi ? Quelque chose que tu refuserais... une réelle envie de partir ?

— C'est impossible ! Je suis parfaitement heureuse avec Maxime et Gautier... je ne demande rien. Je ne suis pas de ces gens perpétuellement insatisfaits. Pourtant, j'ai la sensation d'avoir des pertes d'équilibre. Je sais que tout cela est aussi lié aux coups de téléphone. Mais c'est aussi en moi. Les deux sont indissociables. Plus je réfléchis, et plus je crois que la personne qui m'appelle le fait dans un but précis. Me faire partir... mais pour où ? Parfois, cela me rend folle...

— Peut-être ressens-tu ça comme une sorte de terrorisme psychologique. Je ne crois pas que ce soit ça. S'il y a une explication, il faut que tu la trouves... que tu l'admettes, je ne sais pas. Depuis que tu es petite, tu as toujours été sensible. Prends sur toi, essaye de comprendre et de faire face. Tout s'arrangera...

Leur conversation dura tard dans la nuit. Rosine n'avait pas sommeil et Walter n'était pas un couche-tôt. Vers deux heures du matin, elle fut interrompue par la sonnerie du téléphone. Ils échangèrent un regard silencieux et Walter laissa sonner plusieurs fois avant de décrocher. Elle prit l'écouteur : « Maintenant, il faut qu'elle parte et qu'elle les quitte. »

C'était tout. On avait raccroché. Ils avaient très bien entendu tous les deux. Ils restèrent quelques minutes sans parler. Elle se sentait au pied du mur, coincée, acculée, obligée d'agir... mais elle n'avait pas de force.

— C'est une mauvaise blague, dit Walter sur un ton peu convaincant.

— Il faut prévenir Gautier, dit-elle.

— C'est inutile, il a dit lui-même qu'il décrocherait son téléphone toute la nuit pour ne pas être dérangé.

— Comment a-t-il retrouvé ma trace ? Pourquoi sait-il que je suis ici ?

— Je ne sais pas, dit Walter.

Elle se leva brusquement, en proie à une angoisse soudaine.

— Il faut que j'y aille... je sens que si je n'y vais pas il va tuer Maxime et Gautier : je le SAIS, je le SENS. Je ne peux pas expliquer pourquoi.

Il tenta de la dissuader, mais elle agissait comme si un autre elle-même avait pris les commandes. Il se fâcha et voulu la retenir.

— Sais-tu seulement où tu vas ? Toute seule, en pleine nuit, tu es folle !

Il écarta le rideau pour scruter la rue. Tout était calme et paisible.

— Je ne veux pas te laisser sortir comme ça, je t'accompagne.

— Il n'en est pas question, cria Rosine. Je veux que tu protèges Maxime et Gautier, quoi qu'il arrive !



Illustration : Maud

Elle l'avait repoussé fermement dans la maison avant tant de résolution qu'il en resta ébahi. La porte claqua dans le froid et elle s'éloigna à pas rapides comme si elle avait su où se rendre exactement. Il resta à l'observer jusqu'à ce que sa silhouette ait disparu au coin de la rue. Il se demanda avec remords s'il avait bien fait de la laisser partir...

L'esprit de Rosine était comme une mer agitée. Elle ne cessait de s'interroger sur sa propre conduite. Pourtant ses jambes la portaient presque contre sa volonté. Elle n'avait pas peur pour elle. D'instinct, elle avait su qu'il fallait protéger Maxime et Gautier, se mettre en avant, un peu comme ces mères qui se sacrifient pour leurs enfants.

Mais où cela pouvait-il la mener ? Allait-elle se trouver face à un maniaque ou à un sadique ? Elle se sentit terriblement seule et désemparée.

Elle remonta deux rues désertes et glaciales, butant sur les poubelles devant les portails des immeubles. Et puis soudain, elle s'arrêta. Car il était là. Devant elle.

C'était un homme sans âge, vêtu d'un trench coat dont le col était relevé sur ses oreilles. Ils s'observèrent un instant en silence. Ses yeux étaient perçants et lumineux. Ils brillaient comme deux ampoules minuscules. Il portait la moustache et un collier grisonnant qui courait autour de son menton. « Barbe Bleue » songea-t-elle avec un frisson. Il lui parla doucement.

— Venez, Rosine, ne restons pas ici... Cette fois, elle eut réellement peur. Elle recula d'un pas, mais elle sentit qu'une force supérieure à sa propre volonté luttait en elle pour l'empêcher de reculer ou de crier. Il reprit : « Avancez, avancez, Rosine, suivez-moi. » Il fit demi-tour, lui tournant le dos, et s'éloigna d'un pas nonchalant, les mains dans les poches. Et elle le suivit ! Comme si un cordon invisible les reliait l'un à l'autre. Elle buta à nouveau sur une poubelle, bascula dans l'air puis reprit son chemin derrière lui. Il n'avait pas ralenti son allure. Ils marchèrent longtemps dans des rues qu'elle ne connaissait pas. Puis il s'arrêta. Un chat bondit d'une palissade et elle sentit à nouveau la peur l'envahir. Le chat les regarda et ses yeux réfléchirent un éclat vert dans la nuit. Sa tête allait éclater. Elle voulut détourner le regard, mais l'animal les fixait comme deux intrus venus déranger sa nuit. Finalement il se faufila sous une voiture, et l'homme reprit sa marche. Elle le suivit. Il la mena jusque dans le quartier ouest où les immeubles cossus élevaient de larges pans d'ombre dans la nuit.

L'appartement était grand et plein d'objets. Une accumulation hétéroclite de souvenirs de voyage. Des poupées indiennes, deux armures de samouraï, un piano mécanique et une collection de petits théâtres en carton peint. Des piles de livres s'élevaient aux quatre coins des pièces. Elle entra sans parler dans cet univers insolite. Il la fit asseoir sur un pouf en cuir.

Une collection d'éléphants en marbre s'alignait à proximité du téléphone. Dans une boîte noire tapissée de velours rouge se trouvaient deux polyèdres en plexiglass. Il y avait aussi un manuscrit tibétain accroché au mur, et beaucoup de livres très anciens couverts de cuir. Certains étaient en parfait état. D'autres très abîmés, mais ils devaient avoir une autre valeur moins évidente. Des livres cabalistiques et historiques dont la plupart semblaient écrits en latin.

Il s'assit face à elle. A ce moment, il lui aurait été impossible de partir. Il émanait de lui un charisme autoritaire qui la clouait sur place. Pourtant elle sentait que sa volonté n'était pas complètement dominée. Il commença à parler, s'exprimant sur un ton monocorde et presque incantatoire.

— Certainement tout ceci doit vous paraître très étrange. Vous êtes ici chez moi. C'est un peu comme dans un purgatoire. Voilà deux mois que nous vous annonçons votre départ. Ce soir, je crois que vous êtes prête et que nous allons pouvoir vider l'abscessé. Nous avons tout notre temps, et ce sera certainement pénible. Mais rassurez-vous, tout ira bien après...

La gorge de Rosine était sèche. Elle reprenait ses esprits et se demandait avec horreur comment elle avait pu suivre ainsi un inconnu en pleine nuit. Et pourtant ça ne la choquait pas vraiment. C'était logique. Absurde mais inévitable. Le plus démoralisant était d'avoir perdu le contrôle d'elle-même. Maintenant elle doutait à nouveau de sa force et de sa volonté. Cet homme était-il fou ? Il était sûrement capable de la dominer. Que faire ? Il n'avait pas l'attitude d'une personne malade ou désaxée. Ses gestes étaient précis, son regard direct et sans hésitation.

— Il faut que nous parlions de vous et de votre famille, dit-il.

— Ma... ma famille ?

Il se leva et alla chercher des photos sur un bureau.

— Regardez, dit-il en lui tendant l'un des clichés.

C'était Maxime et Gautier, photographiés sur une plage qu'elle ne reconnaissait pas.

— Qui voyez-vous, demanda-t-il, en gardant l'autre photo cachée contre lui.

— Hé bien... je ne comprends pas ce que tout cela veut dire. Où voulez-vous en venir ?

— Répondez à ma question, je vous prie.

— C'est... c'est une photo de Maxime et Gautier.

Il sembla satisfait de la réponse.

— Et maintenant, regardez bien ceci, et dites-moi qui vous voyez...

Il lui tendit le deuxième cliché. Elle se troubla immédiatement.

— Non, non... je ne veux pas ! Elle repoussa la photo et tourna la tête.

— Je VEUX que vous regardiez, dit-il en élevant à peine le ton. Il le faut, vous devez le faire. Dites-moi qui se trouve sur cette deuxième photo !

— Ce n'est pas eux !! Ce n'est pas eux hurla-t-elle.

Il parvint à capter son regard. Aussitôt elle se calma. Mais son esprit bouillonnait. Pourtant il avait une emprise sur elle, peut-être un pouvoir hypnotique. Elle s'était énervée, et il l'avait calmée rapidement, comme on baisse le feu sous une marmite. Il tenait toujours la deuxième photo à la main. Il mit la première à côté.

— Vous voyez, de loin ils se ressemblent... mais si on regarde de plus près, on voit sur la deuxième photo deux personnages qui paraissent être Gautier et Maxime. La ressemblance est très approximative... pour ma part, je ne vois qu'un petit garçon blond qui ressemble à un autre garçon blond et un homme brun qui ressemble à un autre homme brun. Pourtant, cela vous a suffi, n'est-ce pas ?

— Arrêtez, supplia Rosine. Pourquoi tout ce mal ? Pourquoi cherchez-vous à me faire souffrir ?

— Je sais que c'est douloureux. Je vous l'ai dit. Nous avons tout notre temps.

— Je veux me reposer, dit-elle.

Il la sentit très lasse et abattue.

— Vous êtes ici chez vous. Je vous ai aménagé une chambre. Pour l'instant nous ne sortirons pas. Mais nous partirons bientôt. Je veux que vous pensiez à ces photos.

— Qu'attendez-vous de moi ? cria-t-elle. De l'argent ? Autre chose ?

— Vous refusez de comprendre. Pourtant il faudra que vous l'admettiez...

Il la conduisit dans une chambre encombrée d'étagères qui craquaient sous le poids des livres. Un autre mur était couvert de marionnettes indiennes dont les ombres semblaient animer des scènes mythologiques et mystérieuses. Il y avait aussi un grand lit et une chemise de nuit posée dessus. Elle s'assit sur un petit coin de l'extrémité du lit.

— Appelez-moi si vous avez besoin de quelque chose.

Il referma la porte, la laissant seule et désemparée au milieu d'un univers qui lui était étranger et qui lui échappait. Elle resta sans bouger, à attendre que ses idées se remettent en ordre. Puis elle alla vers la fenêtre et tira les rideaux. Mais aucune lumière ne pénétra dans la pièce. Elle était obturée par de solides volets verrouillés par un énorme cadenas.

Je dois m'enfuir, se dit-elle. Retrouver Maxime et Gautier. Il y a sûrement un moyen. Elle entendit le téléphone sonner et approcha son oreille de la porte. Mais elle était trop épaisse pour qu'elle distinguât autre chose qu'une conversation incompréhensible. Puis à nouveau le silence. Puis d'autres coups de téléphone. Finalement, le calme revint et plus un bruit ne troubla l'appartement. Elle ouvrit doucement la porte. Le couloir d'entrée était faiblement éclairé. Elle s'y engagea. Mais elle n'avait pas fait deux pas qu'un chat jaillit dans le couloir en miaulant. On aurait dit qu'il avait sauté du haut d'une armoire et elle poussa un cri. Le chat la regarda, le dos bombé et les poils hérissés. Elle domina sa peur et battit

en retraite dans la chambre. Elle était surexcitée. Elle chercha fébrilement parmi les objets épars et finit par trouver un couteau de décoration que l'homme avait dû ramener du Maroc. Elle retourna aussitôt dans le couloir. Le chat cracha. Il avait reculé jusqu'à la porte. Ses poils se dressaient comme s'il eut été traversé par un courant électrique. Mais cette colère exprimait aussi de la peur. Rosine s'approcha. Elle n'était plus vraiment elle-même. En cet instant, quelque chose la transcendait et décuplait en elle une colère aveugle. Elle leva le couteau et le chat fit un brusque écart.

— Est-ce avec un couteau que vous avez égorgé votre chat, Rosine ?

Elle se retourna, l'arme à la main. L'homme était derrière elle. Leurs regards se croisèrent et elle sentit à nouveau le calme revenir en elle.

— Donnez-moi ça, dit-il en lui enlevant le couteau. Je crois que nous devons encore discuter.

— Je n'ai pas tué le chat, dit-elle.

— Pas la première fois, répondit-il. Mais la seconde.

— Je n'ai pas tué le chat, répéta-t-elle. C'est lui qui a tué... c'est lui...

Il la fit asseoir.

— Racontez-moi Rosine. Ne gardez pas tout cela pour vous. Il faut que vous parliez.

Elle était plus calme maintenant, et les mots semblaient venir plus facilement.

— Je n'ai pas tué le chat... j'étais sortie quelques secondes. Je voulais faire une course... mais deux minutes, seulement. Deux minutes... vous comprenez n'est-ce pas ?

— Continuez, l'encouragea-t-il.

— Je les ai laissés deux minutes. Maxime et le chat. C'était son endroit favori... la fenêtre. Alors, ... alors le chat a sauté sur la fenêtre et Maxime a grimpé pour l'attraper et... et...

Elle éclata en larmes.

— Dites-le Rosine. Il faut le dire. Je sais que c'est dur.

— ... et quand je suis revenue, il y avait un attroupement en bas de l'immeuble. Et j'ai crié quand j'ai vu mon bébé. Par terre. J'ai compris qu'il était mort.

— Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

— Les gens couraient dans tous les sens. Ils disaient « C'est un gosse qui est tombé par la fenêtre en jouant avec son chat ». Ils disaient « Les parents sont inconscients... » Et moi je ne pouvais pas parler. Ils étaient tombés l'un sur l'autre. Le chat et le bébé. Et je voulais me tuer pour avoir laissé Maxime avec une bête.

— Qu'avez-vous fait après ?

— Après... après les gendarmes sont arrivés, ils m'ont parlé, et je ne sais plus.

— Si, vous le savez. Mais c'est enfoui tellement profondément en vous que vous ne voulez pas le voir. Vous l'avez caché et vous avez refusé de l'admettre. Il faut que vous cherchiez et que vous trouviez vous-même. Je veux que vous me disiez ce qui s'est passé. Allé-y Rosine, parlez. Tout ira mieux. Parlez.

Elle avait encore terriblement envie de pleurer, mais son corps s'y refusait. Elle resta un petit moment silencieuse. Il se leva pour lui chercher à boire. Elle était prostrée, mais elle se remit à parler.

— Après, les gendarmes sont venus. J'étais folle. Je ne savais plus ce que je faisais. Je voulais qu'on prévienne Gautier...

— Et alors ?

— Et... et ils ne voulaient pas...

— Qui ?

— Les gendarmes. Ils ne voulaient pas prévenir Gautier.

— Pourquoi ? Je veux que vous le disiez.

— Je ne sais pas ! Je ne sais plus. C'est affreux.

— Oui, c'est affreux. Mais je veux que vous le disiez.

— Ils ne voulaient pas prévenir Gautier. Ils disaient qu'il fallait attendre... et puis l'un des gendarmes est venu. Il m'a pris à part... et...

— Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Il m'a dit que Gautier ne pouvait pas venir... qu'il était empêché. Et j'étais folle de douleur. Je voulais le voir. Je crois que je l'ai frappé... et il m'a dit que Gautier était mort. Qu'il s'était pendu le matin dans le magasin... et... et je ne sais plus...

— Je vais vous dire ce qui s'est passé après, dit l'homme. Vous vous êtes complètement repliée sur vous-même. Quand on vous a amenée à l'hôpital, vous étiez complètement muette. Et pendant plusieurs jours vous êtes restée dans cet état de prostration. Sans manger et sans boire. Un matin, un jeune externe est passé dans le service et il vous a examinée. Brusquement vous lui avez parlé comme s'il était Gautier. Pourquoi ? Parce que ce garçon est veuf. Sa femme est morte en couches, il y a quatre ans. Ce matin-là il était venu avec son fils. Que vous avez identifié à Maxime. Alors, il y a eu un cas de conscience. Et nous avons décidé de jouer le jeu. Mais croyez-moi, Rosine, toute personne normalement constituée perdant le même jour deux êtres qui lui sont chers dans des circonstances atroces subit un choc psychologique énorme. Un traumatisme terrible. Et puis ce garçon est venu avec son fils. Cela a provoqué une étincelle dans votre inconscient.

« Alors nous avons décidé de jouer le jeu. Le jeune externe a accepté de prendre la place de votre mari pendant quelques temps et de venir s'installer chez vous avec son fils. Nous avons prévenu votre famille et tout ce que nous avons fait l'a été avec l'assentiment de votre mère et de votre frère. En quelque sorte, nous vous avions ramené à un état antérieur à votre traumatisme. Le problème était de vous faire admettre la mort de votre fils et de Gautier sans provoquer un autre traumatisme. Alors nous avons eu l'idée de vous amener à penser qu'il serait inévitable que vous les quittiez. Nous avons monté cette mise en scène de coups de téléphone avec votre frère et le faux Gautier. Petit à petit, cette idée a fait son chemin dans votre esprit.

« Partir ». Vous alliez partir. D'une façon ou d'une autre vous alliez les quitter. C'était insupportable, mais ça s'infiltrait doucement. Il fallait réouvrir la blessure sans provoquer d'hémorragie. Mais cela vous faisait mal. Très mal. Vous avez souffert au plus profond de vous-même, et de façon tout à fait inconsciente. En deux mois vous vous êtes rendue compte que des petites choses clochaient : Gautier n'était pas gaucher, Maxime n'était pas aussi blond. Des petits détails que votre inconscient s'empressait d'étouffer. Car vous vous trouviez alors devant un gouffre affolant. Et puis il y avait le chat. Ce chat que nous avions mis chez vous en espérant provoquer une réaction. Vous avez résisté longtemps. Une voix vous demandait de le tuer : après tout, c'était lui le responsable de la mort de Maxime. Mais le tuer, c'était admettre implicitement la mort de votre enfant. Cela a duré deux mois. Finalement vous avez égorgé le chat et vous avez immédiatement refusé de l'avoir fait. Vous avez nettoyé vos vêtements, vous êtes allé faire des courses en laissant la porte ouverte, et vous êtes revenue en prévenant le gardien, monsieur Pinter. Tout cela est vrai, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle dans un souffle.

— Comprenez-moi Rosine. Je ne cherche pas à vous accabler. Je trouve au contraire que vous avez été admirable. Finalement, c'est vous-même qui avez décidé de partir. Il fallait que vous sachiez. Mais il fallait aussi que quelqu'un provoque un déclic. J'aurais pu vous emmener à l'hôpital, mais j'ai craint que cela n'éveille en vous des angoisses trop brusques. Alors je vous ai amené chez moi. Je voulais que vous racontiez votre histoire vous-même. Et vous l'avez fait. Je sais que c'est pénible, mais vous avez fait la preuve que vous étiez capable d'affronter la vérité. Maintenant, tout va aller très bien pour vous. La vie va redevenir saine et supportable. Nous sommes là, et je suis là pour vous aider. »

Rosine le regarda sans parler. Une grosse larme roula sur sa joue.

Jean-Louis LE BRETON

#### NOTE COMPLÉMENTAIRE DE L'AUTEUR

*Rosine sortit effectivement du monde que l'on avait recrée pour elle le 25 janvier 19.*

*J'ai changé les noms des personnages, mais les situations vécues sont réelles. Pour « Barbe Bleue » (dont je ne peux citer le nom) qui dirigeait une importante maison de santé de la région parisienne, ce fut un succès dont la presse se dit l'écho. J'ai retrouvé des articles de cette période. Rosine passa encore quelque temps dans cette maison de santé. On la soigna aux anti-dépresseurs. Puis, vers la fin du mois d'octobre de la même année, elle se suicida en avalant une dose massive de valium. Je n'en ai pas trouvé d'écho dans la presse.*